

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert MARET

La force dans les Monts

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 21, p. 198-200

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# La Force dans les Monts

Nous avons promis à nos lecteurs un poème extrait du volume de M. Albert Maret « Au flux des Heures », paru dernièrement aux Editions Spes, à Lausanne, et que la critique a si chaleureusement accueilli. Le morceau qui suit, publié avec l'autorisation de l'auteur, permettra de goûter un des aspects de son talent. Réd.

*Qu'une puissante Vie en ta terre charnelle  
Bouillonne, ô mon Valais, et rythme ta splendeur ;  
Comme on entend gronder ses charges solennelles,  
Ses torrents où voici beugler avec lenteur  
Des taureaux monstrueux dans tes flots qui se mêlent.*

*Elle coule, la vie, elle est éparse en toi,  
Et comme un beau sang rouge, fouette ta rude artère ;  
Elle gonfle tes reins de généreux charrois,  
Elle bat dans ton sein, au profond de la terre,  
Et te cabre en entier dans un beau désarroi.*

*Crispant virilement ses forces indomptées,  
Elle t'a martelé sur l'enclume d'airain ;  
Et la flamme sonore et rouge, irradiée,  
Splendifie ta sombreur d'un soleil souverain  
Et dresse dans la nuit ta gloire insurmontée.*

*Et tu es, et tu vis ; tes arbres somptueux  
Epandent leurs parfums, fleurs d'un soleil d'Afrique,  
Et tendent leurs beaux fruits rouges du sang des vieux,  
Alors qu'ils haletaient à l'œuvre magnifique  
D'ouvrir ce sol à la fécondité des cieux.*

*Et ton vin, ô Valais, clame la vie immense ;  
Le flux de ta lumière et ton arôme en nous  
Nous donne des tressauts d'orgueil et de violence,*

*Nous crispe tout le cœur d'un héroïsme fou  
Et claironne aux cerveaux des hallalis immenses.*

*Tes horizons royaux, ton splendide soleil,  
De la vie éperdue sonnent l'apothéose ;  
Tes sapins érigés dans le couchant vermeil  
Mêlent leur voix au formidable chœur des choses  
Et chantent à ton règne un hymne sans pareil.*

*Mais voici resplendir tes cimes colossales  
D'où fuse en l'inconnu l'enthousiasme d'or ;  
L'affre d'être, parmi ce sol austère et mâle,  
S'érige vastement, comme le chant d'un cor,  
Plus haut que tes grands aigles, au delà des étoiles.*

*Dessous l'énorme flux du silence écrasé  
Qui brasse et qui reflue sur les rocs titaniques,  
Une âpre volupté, un vertige insensé  
Nous saisit, de crisper nos moelles énergiques,  
Et de pleurer, criant : grâce, c'en est assez !*

*Devant la grande horreur de ces déserts sans bornes,  
Et leur beauté d'airain que le cœur baise et mord,  
Parmi cette amertume et ces rudes accords  
Qui versent aux glaciers leur vastitude morne  
Et cravachent le sang aux veines du plus fort ;*

*Là, regardant les cieux venir de toutes parts,  
On sent le rude azur vous mordre à la poitrine ;  
A plein vent, bras ouverts vers l'horizon fuyard,  
On se dresse, et la vie apaisante et divine  
Vous étreint calmement de son puissant regard...*

*Quand nous redescendrons en bas dedans la plaine  
De là-bas, pleins d'envie, nous lèverons les yeux ;  
Mais nous trouverons là les choses anciennes,  
Et de vieux souvenirs sur nos fronts glorieux  
Feront naître un éclat de la vie souveraine :*

*Ruines des châteaux-forts, restes d'un temps âpre, brutal  
L'armure éclaboussée de moelles héroïques, [et beau !  
Quand les preux s'éroulaient, bardés, dans le tombeau,  
Combien elle montait sur les tours magnifiques,  
La vie née de ce sang !*

*Puis ce fut le troupeau,  
Le sang de tes vieux gueux morts pour la liberté,  
Quand la révolte énorme et multitudinaire  
Leur empoigna le torse et la brutalité,  
Sonna dans leurs cerveaux des charges de colère,  
Et de hargne crispa leurs poings ensanglantés.*

*La lave rouge et chaude, en floraison sonore  
S'éructa à l'entour, alors, de ce volcan,  
Et l'âme des manants, aux cors de son aurore,  
Flamboya; puis, figeant ses épouvantements,  
D'un bloc, elle écrasa ceux qui régnaient encor.*

*Et maintenant, tes fils dont tu fais la fierté,  
Le cœur rouge, les bras bossués, simples d'âme,  
Engraissent ton vieux sol de leur virilité.  
Tes vierges, larges fleurs de jeunesse et de flamme  
Ont un fidèle amour qui n'est pas sans beauté.*

*Et nous, qui sommes jeunes et ceints de tant d'envies,  
Pour féconder notre fièvre d'illimité  
Nous irons nous baigner aux sources de la vie ;  
En nos cœurs hennira tout notre sang fouetté,  
Quand tes flots baiseront notre âme inassouvie.*

*Nous te magnifions, terre de ta Patrie,  
Puisque, haut sur ton sol et ta fécondité  
S'instaure immensément le torse de la Vie  
Qui clame, dans sa voix d'une rauque beauté,  
L'orgueil de notre sang et ses rouges surgies.*

Albert MARET.